

# La fusion afro-indiano-anabaptiste.

## Les sources du radicalisme américain

« *Voilà l'image, voilée, du pays angélique.* » William Blake, *America*

**J'aimerais faire miennes les considérations principales de l'article de Paul Buhle, et montrer qu'on peut y aboutir en utilisant un langage plus proche de celui de nombreux lecteurs de *Against the current* (Contre le courant), lecteurs qui comme moi ont grandi politiquement à l'intérieur de la tradition marxiste «immigrée» de l'Europe continentale.**

**Il y a dix ans, ou même cinq, je voyais la tradition révolutionnaire des Américains protestants, tradition visiblement religieuse par ses origines et ses accents, d'un œil très sceptique dans la mesure où j'en admettais même l'existence. A l'époque, c'est l'Europe avec les traditions apparemment solides de sa classe ouvrière qui semblait être la règle, et l'Amérique, où ces courants immigrés avaient eu finalement si peu d'impact, l'exception.**

Ce qui, au cours de la dernière décennie, m'a forcé à renverser cette opinion et à juger la gauche européenne du point de vue de la tradition radicale américaine, ce n'est certainement pas une insurrection de masse en Amérique; c'est l'effondrement de la tradition européenne en Europe même, composante de la crise générale profonde de la gauche internationale. Cet effondrement nous a montré que le véritable contenu social du mouvement européen, sa dynamique et ses succès réels (pas sa rhétorique, ni l'idée qu'il avait de lui-même) touchaient à des problèmes résolus depuis longtemps en Amérique.

Le rôle de la tradition révolutionnaire, de la France à l'Allemagne puis à la Russie, a été en fait d'accélérer le développement capitaliste plutôt que de le dépasser. Quand on a compris cette idée, on saisit pourquoi cette tradition n'a eu que peu d'effets sur une société aussi capitaliste que les Etats-Unis.

J'avance dans cet article l'hypothèse que la clé permettant de comprendre l'essor et la chute de la tradition socialiste européenne est la question agraire; elle permet de comprendre aussi l'absence d'impact sérieux de cette tradition en Amérique, car l'agriculture américaine a toujours été capitaliste (à l'exception importante du Sud avant 1865). Aux Etats-Unis, contrairement à ce qui s'est passé en Europe, il n'a été à aucun moment nécessaire de mettre sur pied un Etat marchand avec les fonctionnaires et le système éducatif y afférant, système sécrétant une intelligentsia prête à se joindre aux mouvements ouvriers et paysans.

L'origine de la tradition radicale des Américains protestants remonte à la rencontre des immigrants européens membres de courants religieux extrémistes (qui avaient «perdu» les batailles de l'aube du capitalisme) avec les peuples non occidentaux, indiens et africains qui ont, autant que les Blancs, façonné la culture américaine primitive. Il m'est alors apparu clairement que cette tradition pourrait apporter une contribution exceptionnelle à la solution de la crise actuelle de la gauche révolutionnaire internationale, un élément plus radical que tout ce que l'Europe moderne a connu. En dépit de leur rhétorique, les mouvements socialistes européens se sont davantage occupés de rendre leur société purement capitaliste, que de mettre fin au capitalisme (à peine implanté dans certains cas), et de conquérir des droits démocratiques fondamentaux, acquis depuis longtemps aux Etats-Unis.

On peut prétendre que la gauche internationale traverse, à partir du milieu des années 1970, la crise la plus profonde de son histoire depuis l'apparition du mouvement ouvrier traditionnel, crise dont les conséquences à long terme seront aussi importantes que la chute de ce même mouvement ouvrier dans le nationalisme et le social-patriotisme en 1914. La classe ouvrière occidentale qui effrayait le capitalisme avec son slogan de «révolte contre le travail» lors de la révolte de 1968-1973, a dû se battre, au cours de luttes plus dures encore dans les années 1980, pour simplement conserver ce qui, en 1973, semblait acquis par les luttes des années 1930 et 1940 – et qu'elle a finalement en grande partie reperdu.

Des innovations hautement technologiques, d'une part, et l'essor d'une importante production

industrielle de masse dans le tiers-monde, d'autre part, ont comme but principal une attaque frontale contre le salaire des ouvriers européens et américains. A ce jour, il n'existe rien, ou presque, dans l'expérience du mouvement ouvrier occidental traditionnel qui permette une réponse active adaptée à cette situation.

C'est précisément parce que tous les points de repère traditionnels ont disparu qu'il devient à la fois possible et, surtout, nécessaire, de revoir l'histoire avec un regard neuf. Au cours du siècle écoulé, le marxisme en tant qu'idéologie a été associé à deux modèles de base: l'allemand et le russe.

Comme l'a fait remarquer Paul Buhle, jusqu'à la Première Guerre mondiale le mouvement socialiste allemand et les ouvriers immigrés germano-américains ont donné le ton au socialisme américain. Après 1917, la révolution russe et les ouvriers immigrés d'Europe de l'Est, juifs pour la plupart, ont repris cette fonction. Dans leur forme moderne, nous voyons ces mouvements s'incarner dans la social-démocratie et le stalinisme, et la majorité des lecteurs de cette revue n'ont pas attendu la dernière décennie pour en reconnaître la faillite.

Mais ce que la dernière décennie a dévoilé, c'est que la plus grande partie de la gauche anti-social-démocrate et anti-stalinienne après la Seconde Guerre mondiale partageait néanmoins avec ces courants, plus par défaut que par adhésion ouverte, un certain nombre d'hypothèses de base concernant les tâches des révolutionnaires, hypothèses qui l'ont finalement désarmée devant l'évolution actuelle. En raison de ces illusions communes, la crise de la social-démocratie et du stalinisme (et du bonapartisme tiers-mondiste) s'est révélée être aussi celle de cette gauche-là.

Ces illusions tournent finalement autour de l'incapacité à reconnaître que même les éléments marxistes les plus révolutionnaires de la Deuxième Internationale et de la Troisième Internationale étaient davantage pris, en pratique sinon en théorie, par l'achèvement de la révolution bourgeoise et l'élimination des structures précapitalistes, que par celle du capitalisme lui-même. Une confusion fondamentale entre les tâches du développement des forces productives, et les tâches du capitalisme censé mettre en place les fondements du socialisme – par opposition aux tâches réelles des révolutionnaires – était beaucoup plus répandue dans la Deuxième Internationale que les héritiers actuels de Lénine et Trotsky ne sont prêts à l'admettre. Il aura fallu qu'une époque historique tout entière, celle qui prend fin au milieu des années 1970, se soit écoulée, pour qu'on puisse commencer à le comprendre.

De 1914 jusqu'au milieu des années 1970, le monde a ressemblé d'assez près à ce que prévoyait Lénine dans sa brochure de 1916, *L'Impérialisme*. Même les révolutionnaires résolument antistaliniens de pays capitalistes avancés admettaient qu'un développement capitaliste en dehors de l'Europe occidentale, des Etats-Unis et du Japon, était impossible. Tout opposés qu'ils fussent aux régimes staliniens et aux régimes bonapartistes du tiers-monde qui tentaient de se substituer aux investisseurs capitalistes occidentaux, ils partageaient avec ces mouvements bureaucratiques, et leur idéologie, la certitude que le marché capitaliste n'industrialiserait jamais les régions sous-développées.

Aujourd'hui, l'apparition de la «Bande des quatre» asiatique (Corée du Sud, Singapour, Hong Kong, Taiwan) et de zones industrielles dans des pays comme le Mexique et le Brésil, les NPI (les Nouveaux pays industriels), a mis fin au mythe du tiers-mondisme.

Cette évolution, à laquelle il faut ajouter la décennie de «socialisme de marché» en Chine, la débâcle de la domination stalinienne en Indochine, et l'échec patent de différentes bureaucraties du tiers-monde (Indonésie, Egypte, Ghana, Algérie) ou de régimes plus récemment influencés par les Soviétiques en Afrique (Ethiopie, Angola, Mozambique), et incapables de résoudre les problèmes de développement les plus élémentaires, a dégonflé l'atmosphère capiteuse de l'étatisme tiers-mondiste qui a perduré jusqu'au milieu des années 1970.

Que ce soit dans l'Amérique de Reagan, l'Angleterre de Thatcher, la France de Mitterrand, la Chine de Teng hsiao ping ou la Russie de Gorbatchev, quand on a redécouvert pour de bon, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, les vertus du marché par opposition au poids mort de la bureaucratie d'Etat, la gauche internationale qu'on associait à l'Etat (à tort ou à raison, mais trop souvent à raison) sombra dans la crise et le déclin.

L'Opposition de gauche internationale des années 1920 n'a jamais eu d'illusions sur la social-démocratie, le stalinisme et le bonapartisme tiers-mondiste. Le lecteur de cette revue se demandera donc ce que toutes ces considérations ont à voir avec l'article de Paul Buhle.

Je pense que les vieilles idées sont usées jusqu'à la corde et que les efforts les plus résolus pour tenter de donner un sens à la conjoncture actuelle avec comme seule arme la meilleure des traditions du socialisme européen – les moments «sains» de la social-démocratie allemande et du bolchevisme russe –

sont insuffisants. Parce que ces mouvements-là aussi sont inextricablement liés à la tradition étatique aujourd'hui discréditée.

Où est donc l'Etat, se demandera le lecteur, dans une tradition qui prône «tout le pouvoir aux Soviets» dans la Russie de 1917 ou dans la lutte du Spartakusbund pour une république des Conseils en Allemagne en 1918-1919 ? Nulle part peut-être, au cours de ces jours enivrants pendant lesquels est apparu le pouvoir direct de la classe ouvrière dans les usines de Pétrograd, Moscou, Berlin et quelques autres centres industriels de l'Europe centrale et orientale. La tendance à l'étatisme se trouve plutôt dans le rapport de ces îlots de capitalisme industriel avec l'énorme masse de petits producteurs – surtout paysans – qui les entoure. Elle existe aussi dans l'intelligentsia qui, pour devenir révolutionnaire, a rompu avec le rôle qui lui était assigné, celui de fonctionnaire dans les monarchies de l'Europe centrale et orientale, et qui, en Russie surtout, se propose comme médiateur d'une alliance entre la classe ouvrière et ces paysans. Quel que soit l'accent mis sur le rapport entre «parti et classe» comme cause de la dégénérescence de la révolution russe, il n'empêche qu'elle a triomphé et s'est défendue avec succès. Et ce résultat aurait été impensable sans une révolution paysanne simultanée à la campagne – la révolution bourgeoise qui a accordé la terre aux paysans.

Pendant plus d'un siècle, situation ironique pour la gauche européenne, un certain «marxisme» a été particulièrement populaire précisément dans la classe ouvrière des pays où la paysannerie était la plus opprimée et la plus combative dans sa lutte contre les relations sociales de l'agriculture précapitaliste. Faire apparaître cette vérité, c'est découvrir les fils cachés qui relient à l'Etat les mêmes mouvements qui ont produit un Lénine, un Luxembourgeois ou un Trotsky.

La tradition socialiste européenne est née dans les moments radicaux de la Révolution française; Marx et Engels lui ont donné une formulation théorique accomplie dans les années 1840 et elle a produit la social-démocratie allemande aux avancées apparemment irrésistibles entre 1860 et 1914. Cette social-démocratie a pris le pouvoir pour la première fois avec la révolution bolchevique de 1917. Mais elle a été influente surtout dans des pays comme la France, l'Allemagne et la Russie où elle s'est trouvée face à l'héritage étatique du despotisme éclairé et à une question agraire non résolue – face à l'échec de sa transformation en une agriculture capitaliste – tâche pour laquelle ces Etats avaient été créés.

Au contraire, l'Amérique et les pays d'Europe qui avaient créé une société civile à la fin de la période de la Réforme, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, n'ont jamais produit une intelligentsia susceptible de fusionner avec une classe ouvrière très militante. Les intelligentsias révolutionnaires qui ont joué un rôle décisif dans la tradition européenne étaient le produit d'un système éducatif élaboré pour former les fonctionnaires des Etats régis par le despotisme éclairé. Ces Etats cherchaient à mener, par en haut, les réformes sociales et économiques nécessaires au développement du capitalisme. La fusion de leur intelligentsia avec les mouvements radicaux des ouvriers et des paysans jusque fort avant dans le XX<sup>e</sup> siècle, c'est l'histoire même du socialisme moderne qui est entré en crise dans les années 1970.

La crise a commencé précisément lorsque, au cours du boom économique d'après-guerre, entre 1945 et 1973, les sociétés porteuses des mouvements socialistes européens ont fini par dépeupler leurs campagnes et par devenir pleinement capitalistes, à l'image de ce que l'Amérique avait effectué depuis déjà longtemps. Cette évolution, dans le contexte d'une crise plus large de la gauche internationale associée à l'Etat et à l'achèvement de la révolution capitaliste, met en lumière la signification historique réelle de ces mouvements, leurs succès – et leurs limites.

Cela ne remet aucunement en cause la critique du capitalisme effectuée par Marx. Cela vise plutôt le mouvement ouvrier classique dont la «poésie» était issue d'une tradition dominée par les modèles allemand et russe et marquée par l'achèvement de la révolution bourgeoise que ces modèles sous-entendaient.

Il est donc temps aujourd'hui d'observer de près d'autres sociétés – y compris et en premier lieu les Etats-Unis – où la tradition socialiste européenne n'a guère eu d'impact. En effet, les conditions de sa présence (héritage de l'Etat absolutiste, mécontentement de l'intelligentsia créée par un système de fonctionnariat et d'éducation, non-résolution de la question agraire) étaient totalement absentes.

Quand on considère des sociétés comme celles de la Grande-Bretagne, des Pays-Bas, de l'Ecosse, de la Suisse et des Etats-Unis (où le calvinisme a exercé une grosse influence au XVII<sup>e</sup> siècle, et ce n'est pas un hasard), on repère le facteur essentiel qui leur a fait prendre un cours différent du reste de l'Europe: ces pays avaient créé une espèce de société civile à l'ère de la Réforme et des guerres de religion qu'elle a engendrées.

Mais si l'on réfléchit à la situation depuis la présidence Reagan et les décennies durant lesquelles les

Etats-Unis sont devenus le centre de la contre-révolution mondiale, il est quelquefois difficile de se rappeler qu'ils furent jadis le pays le plus démocratique du monde, pour incomplète qu'ait été cette démocratie. Les Etats-Unis ont été les premiers à instaurer le suffrage universel pour les hommes blancs (1828), à posséder des partis politiques de masse, et même un parti politique prétendant représenter la classe ouvrière (1836-1837) durant la période de Jackson.

Il est encore plus difficile de se rappeler que ce caractère démocratique de l'Amérique originelle remonte à l'héritage laissé par les guerres de religion et les défaites de certaines factions qui ont combattu les armes à la main.

Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, la religion a connu, dans l'économie politique de l'Atlantique Nord, espace essentiellement anglo-américain, une destinée très différente de celle de son homologue européenne. Ce sont des «radicaux» encore capables de parler le langage de la religion qui y introduisirent la société capitaliste. Sur le continent européen où le catholicisme (ou le protestantisme) était devenu religion d'Etat, la création d'une société civile capitaliste a toujours exigé une opposition très brutale à la religion. Au contraire, en Angleterre et aux Etats-Unis, les extrémistes religieux ont été à l'avant-garde des luttes sociales, telles que le mouvement anti-esclavagiste et les premiers mouvements ouvriers de la fin du XVII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les colonies d'Amérique et les jeunes Etats-Unis ont été peuplés par des groupes provenant de l'aile gauche des mouvements des Réformes anglaise et allemande. Ils ont créé la tradition protestante radicale américaine, évoquée par Paul Buhle, tradition qui a été éclipsée par l'hégémonie mondiale du radicalisme de l'Europe continentale avec sa référence explicite, ou implicite, à l'Etat datant du siècle passé. Comme la tradition européenne périclita, la tradition américaine redevient plus visible.

Pour ceux qui (comme moi il n'y a pas si longtemps) ont été formés politiquement en étudiant les meilleurs théoriciens de la Deuxième Internationale et de la Troisième Internationale (Lénine, Luxembourg ou Trotsky), la tradition protestante américaine était pratiquement invisible. Elle aurait sans doute été plus visible pour Marx et Engels: en effet, ils comprenaient bien la signification historique d'un Jacob Boehme dans la formation de leur tradition. Issu lui-même d'un milieu profondément piétiste, Engels espérait d'ailleurs que les Shakers (Trembleurs)<sup>(1)</sup> américains en arriveraient à une perspective de classe.

Les révolutionnaires étatsuniens doivent prendre en compte le fait que, pendant deux siècles, avant 1840, l'Amérique du Nord a été peuplée presque exclusivement de colons protestants de gauche, d'Indiens et de Noirs (ces derniers représentant probablement 20 % de la population à l'aube de la guerre de Sécession, en 1860). L'interaction entre ces trois groupes a créé certaines constantes de la culture américaine qui n'ont été fondamentalement altérées ni par l'industrialisation ni par l'immigration, les deux forces principales qui ont favorisé l'importation du radicalisme de l'Europe continentale.

La véritable tradition radicale américaine est née là, dans la rencontre entre les anabaptistes, les Indiens et les Africains aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

L'Amérique est aujourd'hui, et de loin, le pays le plus religieux du monde dit «capitaliste avancé». En 1976, lors d'un sondage de l'institut Gallup sur l'importance du sentiment religieux, plus de 50 % des Américains ont exprimé leur croyance en Dieu, et un nombre significatif d'entre eux se sont dépeints comme des fidèles ayant éprouvé «une seconde naissance».

Ce sondage Gallup tente d'établir une corrélation entre l'importance des sentiments religieux et les indices de développement social. La plupart des pays se rangent gentiment dans un groupe qui va de la Suède et du Japon (fort développement, faibles incidences des sentiments religieux) à l'Inde (faible développement, forte incidence des croyances religieuses). Il est significatif que les Etats-Unis se soient trouvés à l'extérieur de ce groupe, suivis de près par le Canada: dans ces deux pays, un degré de développement élevé coexiste avec une grande importance attachée aux sentiments religieux.

Mais les problèmes de la croyance explicite et de la pratique religieuse sont secondaires: l'imprégnation religieuse de la culture américaine s'opère le plus souvent sous une forme sécularisée. Nous atteignons ici le cœur des questions soulevées par Paul Buhle, et la signification que peut avoir aujourd'hui la culture américaine avant 1840, avant l'industrialisation, culture créée par le courant «de gauche» de la Réforme (les colons américains protestants – anglais et allemands), les Indiens et les Noirs: le courant radical de cette culture.

On ne peut sous-estimer l'héritage «gothique américain» légué aux Américains par les Puritains de la Nouvelle-Angleterre. De cet héritage perdure l'idée d'une Amérique «nation rédemptrice»,

historiquement privilégiée, «la cité sur la colline» dont l'histoire est celle de la révélation de Dieu sur terre, conception très voisine de celle des Hébreux de l'Israël antique avec lesquels les Puritains s'identifiaient profondément. Cet héritage se trouve encore lié à l'idée théologique du «mal absolu» matérialisé dans les forces qui s'opposent à l'épanouissement complet de la Providence.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, lors de la guerre des Péquots et en 1676 lors de la guerre plus totale du roi Philippe<sup>(2)</sup>, cette volonté d'annihilation du Mal s'exerça d'abord contre les Indiens de la Nouvelle-Angleterre. Les Puritains ont fondé une tradition qui conduit tout droit, sous sa forme séculière, à Rambo (même s'ils étaient eux-mêmes bien plus intéressants que Rambo). En 1692, au cours du procès des sorcières de Salem, les femmes accusées de sorcellerie étaient censées avoir appris «la magie noire» d'un esclave des Caraïbes et peut-être de quelques chamans indiens locaux.

La bonne conscience (qui accompagne l'expansionnisme américain) et l'association des non-Blancs (et des femmes blanches liées à eux) avec le «Mal absolu» sont directement issues du puritanisme du XVII<sup>e</sup> siècle. Grâce à l'influence des maîtres d'école de la Nouvelle-Angleterre, fer de lance de l'école primaire, et au fondamentalisme chrétien, la conjonction de ces attitudes originelles donna le ton à la culture américaine, bien au-delà de la Nouvelle-Angleterre et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, à une époque où les Puritains avaient perdu leur hégémonie. Mais les restes séculiers de leur théologie justificatrice de l'extermination des Indiens et de l'expansionnisme ont gardé toute leur force trois siècles plus tard.

Les Puritains n'étaient cependant pas les seuls protestants dans l'Amérique des débuts. Les descendants d'une autre branche, plus radicale, de la gauche protestante s'opposaient en effet à eux, en Nouvelle-Angleterre, mais plus sérieusement encore dans les Etats atlantiques du centre: les anabaptistes (et assimilés) dont certains créèrent des communautés chrétiennes explicitement communistes lors de leur arrivée en Amérique du Nord.

Les Mennonites<sup>(3)</sup> allemands de ces régions attaquèrent publiquement l'esclavage en 1688, des décennies avant que les Quakers de Pennsylvanie, plus célèbres, n'aient commencé à le faire. Dans la colonie de Massachusetts Bay<sup>(4)</sup> même, le libertin anglais Thomas Morton fut renvoyé enchaîné en Angleterre, en 1630, pour avoir vendu des armes et de l'alcool à des Indiens du coin, mais surtout parce qu'il était soupçonné d'avoir «forniqué» avec des Indiennes. En 1740, lors du «Grand Réveil», mouvement de renaissance du protestantisme américain, qui avait des accents antipuritains et une composante de classe très nette, les Noirs furent acceptés pour la première fois dans les congrégations des Etats de l'Atlantique-Centre.

Chaque fois, les révoltes contre le puritanisme à l'intérieur de la culture protestante se trouvaient liées à une compassion pour la condition des Indiens et des Noirs. C'est ce caractère multiracial qui a fait de cette tradition radicale protestante américaine plus qu'une transplantation d'un protestantisme, anglais ou allemand, dissident.

Ce caractère multiracial était en effet le seul aspect purement américain dans une culture américaine à ses débuts, par ailleurs simple imitation de l'Europe. Si l'on analyse la «culture» américaine des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en ne recherchant que les correspondances avec les équivalents de la culture européenne raffinée, on n'aperçoit guère cette originalité. Une telle perspective, déjà marquée par l'héritage de l'intelligentsia profane européenne, ne pousse pas à prendre au sérieux une culture religieuse.

On ignore ainsi que les psaumes et les hymnes mennonites apparus quand les Noirs entrèrent dans les congrégations et les chorales de l'Atlantique-Centre, pendant le «Grand Réveil» des années 1740, ont été les premiers fruits d'une très longue et très riche tradition musicale afro-américaine, incontestablement la contribution la plus exceptionnelle de l'Amérique à la culture mondiale. On ne se rend pas compte que les esclaves «convertis» ont apporté au protestantisme américain une dimension religieuse, réellement africaine, qui poussait autant le christianisme en direction de leurs propres buts et traditions, que l'inverse. On ignore les danses afro-américaines telles que le *ring-shout* absorbées dans le *tent revivalism*<sup>(5)</sup> du «Second Grand Réveil» postérieur à 1800. On ne voit pas la richesse des traditions du *negro spiritual* – traditions que des compositeurs européens comme Dvorak et Delius ont dû signaler aux compositeurs américains eurocentrés, comme étant la vraie culture musicale américaine, source des musiques afro-américaines profanes du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans un contexte plus contemporain, on ne prend pas assez au sérieux le contexte religieux d'où sont issus les deux plus importants dirigeants noirs de l'histoire américaine récente qui ont ébranlé la société dans ses fondements: Martin Luther King et Malcolm X.

Aux yeux d'un moderniste eurocentré le rôle des Indiens dans la mise en forme de la culture

américaine est encore plus obscur, et d'une certaine manière plus complexe que celui des Noirs américains. Ce rôle n'a pourtant pas été moins important car il a préparé le terrain sur lequel ont évolué les relations entre Blancs et Noirs. Mais une étude sérieuse de ce sujet nous entraînerait trop loin.

De 1840 à 1870, à l'époque où la classe ouvrière européenne était en train d'édifier ses premières organisations industrielles de masse, les syndicats et partis socialistes, la classe ouvrière américaine était mobilisée politiquement par les démocrates et les républicains au cours d'une crise durant laquelle c'est le problème des Noirs et non la question des classes qui occupait le devant de la scène.

L'année 1877 voit, en quelques mois, les troupes nordistes se retirer du Sud, les guerres indiennes se terminer dans l'Ouest et des grèves insurrectionnelles se déclencher à Saint Louis et à Pittsburgh. La convergence des problèmes de la classe ouvrière, des Noirs et des Indiens atteint son apogée. (En relatant les événements de 1877, le *New York Times* utilise d'ailleurs le mot «rouges» pour qualifier indifféremment les Sioux qui avaient défait le général Custer sur la «Frontière» et les agitateurs radicaux du mouvement ouvrier.)

Après 1877 les guerres indiennes se terminent véritablement tandis qu'on abandonne à l'oligarchie blanche du Sud, restaurée dans sa puissance, la plupart des Afro-Américains, qui continuent à être soumis au système Jim Crow, à la ségrégation. On voit alors surgir un antagonisme classe contre classe dans le Nord industrialisé et, avec lui, les beaux jours de la tradition radicale des «immigrés». Pendant toute une période, cette évolution repoussa à l'arrière-plan les questions de race venues de l'époque préindustrielle, l'héritage protestant «autochtone» et donc la tradition radicale protestante «autochtone».

Les grands soulèvements de la classe ouvrière (en 1877, 1886, 1892-1894 et 1919) sont bien dans la tradition insurrectionnelle vers laquelle se tournent les révolutionnaires d'aujourd'hui pour y chercher leur inspiration (tradition que les IWW expriment le mieux). Mais même dans la défaite de cette tradition, même si elle s'est laissée enfermer dans les années 1930 à l'intérieur du New Deal du Parti démocrate et de la CIO, la vieille tradition protestante autochtone et sa problématique sont restés présentes. Voyons comment.

A partir des années 1870, le capitalisme mondial a été secoué par une crise agraire qui a fait régulièrement baisser les prix agricoles pendant près de vingt-cinq ans. Cette «grande déflation» était due à une révolution dans la productivité de l'agriculture. A cause du faible coût de la nourriture, le salaire réel des ouvriers a donc augmenté même quand, nominalement, il a baissé.

Le même processus a commencé à se faire sentir une vingtaine d'années plus tard pour les produits manufacturés. Dans les années 1880, surtout aux Etats-Unis et en Allemagne, démarre une production de masse stimulée en partie par la possibilité ouverte de nourrir davantage de travailleurs des villes avec des salaires inférieurs. Durant les années 1920 le capitalisme atteint le point où il va pouvoir offrir à la classe ouvrière les biens de consommation durables, produits en masse, comme il avait pu le faire précédemment pour la nourriture. Les coûts de production de ces biens ayant baissé, les ouvriers pouvaient se les offrir, même si leurs revenus demeuraient stables, voire déclinaient, en termes relatifs on absolus. C'est cette augmentation du revenu matériel des ouvriers occidentaux, provoquée par l'accroissement de la productivité à l'Ouest qui est la base réelle du réformisme du mouvement ouvrier occidental classique.

Les révolutionnaires dans la tradition de Lénine et de Trotsky expliquent que la poussée de la classe ouvrière américaine (et occidentale en général) a été endiguée par le réformisme grâce aux «super profits» engendrés par le «capitalisme monopoliste» dans sa phase impérialiste. Trotsky ajoutait un autre facteur: la trahison des dirigeants réformistes issus de l'aristocratie ouvrière.

Ces explications sont très discutables, même quand il s'agit du début du XX<sup>e</sup> siècle où elles ont pris naissance. Mais la désindustrialisation importante de régions telles que la *rust bowl*<sup>(6)</sup> aux Etats-Unis, ou le nord de l'Angleterre, à laquelle s'ajoute l'immigration à grande échelle vers les Etats-Unis et l'Europe en provenance des Caraïbes, de l'Amérique latine, et des anciennes colonies d'Afrique et d'Asie, a rendu floue la distinction entre zones de capitalisme avancé et zones du tiers-monde, et absurde l'idée d'un ouvrier occidental «bénéficiant» des investissements capitalistes d'outre-mer.

Les courants révolutionnaires, y compris les lecteurs de la revue *Against the Current*, qui ont tracé, sans exprimer de critiques, une ligne continue à partir du legs de Lénine et Trotsky jusqu'à nos jours, n'ont pas perçu les causes réelles du réformisme. Ils ont partagé, avec les staliniens et les tiers-mondistes, cette fausse compréhension quand ils ont cherché à appréhender la conjoncture mondiale des années 1970, et se sont retrouvés démunis quand le capitalisme, contre toutes les idées traditionnellement reçues, a déplacé le fer de lance de la production de masse de Detroit et de la Ruhr,

vers Séoul et São Paulo.

Ce processus de déplacement a connu une première phase centrée sur les Etats-Unis et l'Allemagne, entre 1880 et 1920 (il a fait à l'Angleterre ce que les Nouveaux pays industrialisés d'aujourd'hui sont en train de faire aux Etats-Unis et à l'Europe, à plus petite échelle) au cours de laquelle la tradition américaine protestante autochtone a été convenablement refondue pour s'adapter à la structure urbaine influençant le destin du mouvement ouvrier classique.

Au tournant du siècle, le capitalisme américain était à l'avant-garde en ce qui concerne la création d'une culture urbaine s'appuyant sur la consommation de masse; cette culture aux accents hédonistes a commencé à entamer sérieusement l'héritage puritain toujours présent dans la culture américaine et représentée vers 1900 par la morale «victorienne», les ligues anti-alcooliques, la remontée du fondamentalisme dans la *Bible Belt*<sup>1</sup> et le développement rapide des petites villes.

Cette consommation de masse dans les villes et la culture hédoniste qu'elle a rapidement créée ont été rendues possibles par la révolution de la productivité d'abord dans l'agriculture puis dans l'industrie. Elles demeuraient un rêve lointain pour les pays d'Europe où les mouvements socialistes militants effectuaient leur percée, mouvements qui avaient eux-mêmes souvent plus d'un relent puritain.

Au cœur de l'attrait mondial exercé par cette culture se trouvaient la musique et la danse américaines, essentiellement noires; d'abord, le *cake-walk* dans les années 1880, puis le *ragtime* et, avec «l'autre révolution de 1917», le jazz et sa percée mondiale. La fusion au XVII<sup>e</sup> siècle des millénaristes radicaux de la Réforme avec les Indiens et plus tard avec les Africains déportés en Amérique, a fini par produire, avec le temps, l'armature cachée d'une espèce de liberté authentique. Même si elle était bridée par la réification, l'atomisation et la passivité, cette liberté, l'Europe continentale n'a pu l'atteindre à une échelle importante qu'après la Seconde Guerre mondiale.

Cet «afro-anabaptisme» a été et est toujours la véritable tradition révolutionnaire américaine sur laquelle le jacobinisme, la social-démocratie et le bolchevisme ont sombré. On en trouve la preuve en Europe même lorsque ces courants s'écroulent au moment où les sociétés européennes atteignent cette consommation de masse urbaine, que les Etats-Unis connaissent depuis longtemps. L'héritage des tendances étatistes représenté aujourd'hui par les restes amputés de cette tradition, les partis socialistes et communistes européens, n'est plus d'aucune utilité. Il ne sert même pas à faire avancer ce vieux type de réformisme et d'endiguement des révoltes de la classe ouvrière.

La musique américaine d'origine noire fait fureur en Europe occidentale et orientale. L'une des raisons majeures en est la généralisation des conditions qui l'ont fait naître en Amérique (pour l'Europe de l'Est c'est seulement le désir de ces conditions). Les traditions d'austérité des partis européens qui ont leurs racines dans la Deuxième Internationale et la Troisième Internationale, n'ont rien qui leur permette de combattre ce courant dans la jeune classe ouvrière d'aujourd'hui.

La gauche internationale qui émerge de plus d'un siècle d'hégémonie allemande puis russe, a été contaminée par un point de vue global enraciné dans la problématique des Etats despotiques d'Europe continentale et de leurs oppositions.

Une telle image du monde constituait une acceptation non critique de tout l'héritage de l'*Aufklärung* accumulé par les fonctionnaires d'Etat et l'intelligentsia. (J'utilise ce terme allemand pour désigner les Lumières parce qu'elles ont constitué, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, pour l'Etat prussien, le programme de réformes par le haut qui a amené cette couche sociale à la tradition de la révolution bourgeoise, processus théorisé par la philosophie de Hegel.) Ainsi ont été masquées les sources du marxisme issues des extrémistes de la Réforme, en particulier dans un pays comme les Etats-Unis où l'aile gauche du protestantisme est directement à l'origine de la tradition radicale.

Un partisan de cette position de l'*Aufklärung* est sans doute capable de reconnaître que les courants extrémistes de la Réforme sont bien la source de la tradition radicale protestante américaine autochtone, mais il nous objectera certainement qu'une telle tradition – contrairement à son aspect ostensiblement «marxiste» – est «petite bourgeoise».

Cette expression est peut-être utile pour qualifier le caractère préindustriel, voire anti-industriel, des Mennonites, des Schwenkfelders, et des Hutterites qui ont fondé des communautés communistes à l'est de la Pennsylvanie; elle peut s'appliquer aux radicaux du «Grand Réveil» de 1740 qui ont jeté les

---

<sup>1</sup> *Bible Belt* («ceinture de la Bible»): régions où l'influence protestante fondamentaliste est la plus forte: soit l'Alabama, l'Arkansas, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, la Géorgie, le Kentucky, la Louisiane, le Mississippi, le Missouri, l'Oklahoma, le Tennessee, le Texas ainsi que, partiellement la Floride, l'Illinois, l'Indiana, l'Ohio, la Pennsylvanie, la Virginie et la Virginie-Occidentale.

ferments de la Révolution américaine, aux Shakers, aux mouvements anti-maçonniques des années 1820 dans le nord de l'Etat de New York, aux abolitionnistes, et à quelques courants radicaux agrariens après la guerre de Sécession. Pris en eux-mêmes, peut-être que ces disciples de Jakob Boehme, Immanuel Swedenborg et William Blake – ces véritables théoriciens de la tradition américaine autochtone – pourraient être stigmatisés avec cette épithète, la plus méprisante des épithètes marxistes.

Mais ce qui est exceptionnel en Amérique du Nord, ce noyau fondamental de ce que j'appelle l'afro-anabaptisme, c'est justement ce carrefour, cette convergence, entre les réformateurs extrémistes européens vaincus, les Indiens auprès desquels ils se sont réfugiés, puis les Africains qu'ils ont rencontrés. Avec cette convergence – qui s'exprime dans le projet historique caché d'une «nouvelle Jérusalem» multiraciale qui, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, se fixait déjà comme objectif de dépasser l'Occident – la tradition utopique souterraine de l'Amérique quittait le terrain du radicalisme petit-bourgeois.

Si la tradition radicale européenne repose sur la fusion de l'intelligentsia avec la classe ouvrière et la paysannerie, la tradition radicale américaine dont l'origine est antérieure à l'*Aufklärung* étatiste repose sur la fusion des Réformés radicaux avec les Indiens et les Africains. Si nos hypothétiques défenseurs du courant de l'*Aufklärung* dans le marxisme contemporain veulent absolument qualifier de petite-bourgeoise la tradition radicale protestante américaine autochtone, ils doivent au moins se rendre compte qu'ils parlent du point de vue des fonctionnaires d'Etat «éclairés», et non d'une humanité émancipée.

On pourrait paraphraser Lénine qui disait (vers la fin de sa vie) que «l'idéalisme dialectique est plus proche du matérialisme réel que le matérialisme vulgaire». En effet, la tradition millénariste de la Réforme révolutionnaire est plus proche du marxisme authentique que ne l'était le marxisme de la Deuxième Internationale et de la Troisième Internationale.

Les lecteurs aux prises avec les problèmes pratiques de la crise actuelle et la voie apparemment sans issue où conduit une tradition issue essentiellement de Lénine, Luxembourg ou Trotsky, dans un monde où la robotique et la désindustrialisation sont en train de décimer la classe ouvrière occidentale sur laquelle reposaient les vieilles traditions, peuvent se demander à quoi peut bien servir la résurrection des vieux courants autochtones du radicalisme protestant. Dans l'économie mondiale, supra-nationale d'aujourd'hui, ces vieux courants ne sont-ils pas aussi moribonds ou morts que la Deuxième Internationale et la Troisième Internationale ?

À mon avis, c'est exactement le contraire. Si le marxisme de la Deuxième Internationale et de la Troisième Internationale avec ses meilleurs représentants, exprime bien en effet l'idéologie «de l'achèvement de la révolution bourgeoise» où la question agraire et le rôle de la paysannerie sont des ingrédients moins remarquables mais indispensables à l'intérieur de mouvements qui se réclament ostensiblement de la classe ouvrière; si ces mouvements étaient en fait davantage concernés par l'abolition du précapitalisme que par l'abolition du capitalisme lui-même (projet qui a parfaitement réussi de l'Allemagne jusqu'en Chine); s'ils ont finalement incorporé le discours des fonctionnaires des Etats «éclairés» et réussi à transformer le marxisme d'une théorie de la «communauté matérielle humaine» (*Manuscrits de 1844*) en une stratégie destinée à l'industrialisation des pays arriérés; on est en droit de dire qu'ils viennent du monde de l'hégémonie du travail qui s'est imposé d'abord en Angleterre puis ailleurs à partir du XVII<sup>e</sup> siècle.

Mais le marxisme, au plus profond de ses origines et de ses aspirations ne cherche pas à «humaniser» le monde du travail; ni même à assurer le contrôle de la production (et de la reproduction) par la classe ouvrière, préoccupations qui ont été au centre des courants marxistes les plus sains du XX<sup>e</sup> siècle. Le marxisme cherche à aller au-delà de l'opposition capitaliste entre travail et loisir, vers une nouvelle forme d'activité qui réunisse en elle les occupations actuellement réparties entre ces deux sphères distinctes.

La tradition américaine indo-afro-réformée radicale nous vient d'un passé antérieur à l'hégémonie du travail, un passé caractérisé par une forme d'activité totale plus haute «qui, sous son meilleur jour, est apparue quelquefois dans des sociétés précapitalistes (par exemple dans les grandes fêtes populaires de la Renaissance)»; cette tradition est en vérité plus proche du communisme que ne le sont les recettes de la Deuxième Internationale et de la Troisième Internationale destinées à industrialiser les pays sous-développés.

Il n'y a pas si longtemps, les critiques du marxisme soulignaient que le niveau de vie des ouvriers occidentaux réfutait à lui seul la thèse marxiste sur la «paupérisation croissante» du prolétariat. L'apparition de *rust bowls* dans le Middle West et l'existence de kyrielles de personnes sans domicile



fixe qui fouillent les poubelles dans toutes les villes des Etats-Unis ont mis fin à cette rengaine – et pour beaucoup de gens ce n'est là qu'un début.

Mais cette confirmation irréfutable de la théorie marxiste des crises ne soulage guère les révolutionnaires socialistes; ils sentent que leurs meilleures traditions ne peuvent guère les guider dans le présent et dans l'avenir; ils perçoivent que ni l'héritage révolutionnaire de l'Allemagne ou de la Russie des Soviets, ni les souvenirs plus accessibles de l'histoire du mouvement ouvrier américain tels que la grève de Flint en 1937 ne sont d'un grand secours dans un monde où la division internationale du travail et les stratégies fondées sur des technologies sophistiquées sont en train de chasser le travail vivant du procès de production.

Les usines que les ouvriers ont occupées à Flint en 1937 étaient parmi les plus neuves et les plus productives du monde; ce n'est plus le cas aujourd'hui, pas plus que dans un bon nombre de centres de production aux Etats-Unis. Dans les *Grundrisse (Fondements de la critique de l'économie politique, 1857)* Marx s'est révélé aussi un visionnaire: il prévoyait une phase du capitalisme où la science serait directement affectée au procès de production et deviendrait en elle-même une source importante de valeur. Une telle phase du capitalisme ne se contenterait pas de coexister avec l'expulsion à grande échelle du travail vivant dans la production de masse – ce serait «l'autre face» de cette expulsion.

Nous vivons désormais dans ce monde-là. La seule réponse adéquate de la classe ouvrière américaine et de ses alliés se trouve dans une lutte résolument internationaliste pour une reconstruction de l'économie mondiale fondée sur (et dirigée par) la classe ouvrière. Ce qui signifie une stratégie révolutionnaire de la classe ouvrière qui dépasse les problèmes qui sous-tendent même les meilleures de nos traditions révolutionnaires: le développement des forces productives à l'échelle nationale. Pareille stratégie peut être vaincue. Mais toute autre approche est inefficace pour combattre la restructuration capitaliste en cours avec la désindustrialisation et l'écrasement du niveau de vie qu'elle entraîne et dont les dix ou quinze années passées ne nous donnent qu'un avant-goût.

Par-delà la phase du capitalisme évoquée dans les *Grundrisse (Fondements de la critique de l'économie politique)*, et qui est en train de se déployer à l'échelle mondiale, il y a une société émancipée de l'hégémonie du travail qui l'a dominée depuis que le capitalisme est devenu le mode hégémonique de production; cette émancipation ne sera pas ce Lotusland cybernétique imaginé par quelques «visionnaires» des années 1960 (qui ont simplement extrapolé une vision dégradée du loisir capitaliste avec sa passivité, pour en faire la tendance à venir), mais une nouvelle forme d'activité dans laquelle le côté créatif orienté du travail contemporain et le côté gratuit (c'est-à-dire esthétique) du loisir contemporain se fondent dans quelque chose de nouveau.

Quelques sociétés aborigènes d'Australie, par exemple, utilisent le même mot pour «travail» et pour «jeu»; le mot «art» n'existe pas car tout est imprégné de cette dimension esthétique que nous avons confinée dans le ghetto de l'art.

Si l'analyse qui précède, sur la fusion des Réformés radicaux, des Indiens et des Africains, est exacte, alors les révolutionnaires américains actuels jouissent d'un héritage d'une richesse exceptionnelle pour rénover leur propre mouvement et faire face à la triste période qui nous attend. Cet héritage vaut non seulement pour les Etats-Unis mais pour cette forme de «pays angélique», pour reprendre l'expression de Blake, que le monde a essayé et essaie encore de voir dans le projet historique inachevé de ce pays.

#### Notes

1. Une des multiples sectes protestantes, issue des Quakers anglais, émigrée en Amérique en 1774, vivant en petites communautés «communistes» et pauvres.

2. Les Péquots sont une des tribus indiennes de la Nouvelle-Angleterre. Quant au «roi Philip», c'est en fait un sachem de la tribu des Wampanoag qui a mené contre les Anglais en 1674-1675 une des guerres les plus sanglantes que l'Amérique du Nord ait connue, la plus coûteuse en vies humaines, compte tenu de la population en cause. Philip fut tué en 1676.

3. Secte dérivée des anabaptistes, aile gauche de la Réforme de Zwingli, anti-esclavagiste, pacifiste et non violente. Un de leurs sous-groupes est celui des Amish, qui continue à vivre aujourd'hui une existence communautaire dans les conditions du XVII<sup>e</sup> siècle: sans électricité, ni téléphone, ni voiture à essence.

4. Première grande colonie de peuplement aux Etats-Unis, inaugurée à Salem en 1628 par des Puritains.

5. Au fur et à mesure que la «Frontière» se déplaçait, diverses Eglises organisaient des réunions de plein air qui duraient trois ou quatre jours durant lesquels se succédaient les prêches, les hymnes,

baptêmes, cérémonies religieuses diverses plus ou moins hystériques.

6. *Rust bowl* est calqué sur *dust bowl*: en 1932-1937, en raison d'une surexploitation des sols fragiles, plusieurs années de sécheresse ont transformé des terres fertiles de l'Oklahoma et du Colorado en désert de poussière, avec les conséquences humaines qu'on imagine. Cf. la complainte de Woody Guthry *I am a dust bowl refugee*. La *rust bowl* serait par analogie le désert de rouille créé par la fermeture des usines.

(2002)

(Traduit par Rina Saint-James)